

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **72 (1933)**

Heft 11

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne

Nous avisons les abonnés, n'ayant pas encore payé leur abonnement, que le remboursement leur sera présenté fin mars.

Pour éviter des frais de ports inutiles, utilisez notre compte-chèques postaux II. 1160.



ON REMARIA PAS CONTEINT

BRAQUELYENET à Mouaiset que l'età zu venu vévo s'età remaryà. L'è su que pouáva pas vivre tot solet : l'avà trã z'ao zu età gatã et pourri d'ao teimps de sa premiè fenna. Et, ma fã, vo séde, on s'è crã fère po lo mî et Braquelyenet quemet l'è z'auto. S'è desã :

— L'è veré que se mè remãro, l'è on ressemellãdo. No sein nãovo, ne mè, ne ma fenna. Mã on pão pas betã ão rabllion ti l'è solã que sant perclliousi, quand l'è quartã, l'è z'eimpègne et lo solin pouant oncora servi. Lo remaryãdo l'è tot parãi. Que faut-te fère? Tant que no reste d'ã z'uti faut pas criã famena. L'è dinse et pu l'è tot.

Et l'a fini pè trovã onna ancienna dzouvena femalla que verouvãve du grand teimps d'einverson li. L'ant fé devesã lo pétabosson et la patse l'a età fète.

Quemet dein ti l'è maryãdo lãi a zu la lena de mã que doûre cein que pão dourã. Quand botse-te ão su? Lo revî dit :

La lena de mã (miel)

Doûre tant qu'ão premi rotã.

Dein ti l'è cas n'a pas età tant granta à cein que crãio.

Doû mãi aprî, ion de s'è camerardo que fraternisãve avoué li l'è z'auto iãdo ie reincontre Braquelyenet et lãi fã dinse :

— Mã, mon pouro Braquelyenet, i-to malado? T'a l'air tot badzo, mau fotu et principalement mau conteint. L'è d'ãi poute manãire po quaucon que vint de repreindre fenna. I-to pas behirão? Ta fenna n'è-te pas dzeintya?

— Lãi a rein à lãi reproudzî, se te vão. Mã d'on outro côté, mè fã d'ãi pridzo que mè plliasant pas.

— Pourquoi?

— L'è adî à mè reclliamã de l'erdzeint. Quand l'arrevõ à midzo, po dinã, mein reclliame. A duve z'hãore quand revé po mon travail, m'èin reclliame. A six hãore, quand vïgno à l'ottõ, lo premi affère que ie fã mè reclliame oncora de la mouniã et dinse tota la senanna. Te comprend bin que pão pas dourã dinse.

— L'è epouãirão! L'è onna fenna que l'è po la dèpeinsa?

— Pas pî. N'atsite pî rein po l'ottõ. Reclliame, l'è tot.

— Adan, que fã-te de clli l'erdzeint?

— Ne sé pas. D'ailleu, po bin tè dere, lãi ein é oncora rein baillî!

Marc à Louis.

LA REVANCHE DE FRANÇOIS

(Suite).

APRES l'excitation générale, les rires, les quolibets, les bonnes claques d'encouragement distribuées à ce brave François, toute la bande se retrouva dans la rue. C'était une magnifique soirée d'été, chaude et calme, doucement éclairée par une poussière d'étoiles clignotantes. François se taisait... et marchait soutenu par deux solides bras. Sans doute, il pensait, ou même souffrait son rêve, un ou deux verres de blanc suffisaient à lui donner cette impression de tanguage et de tournoiement qu'on a sur un avion!

Un peu avant d'arriver à sa boutique, toute la petite troupe s'arrêta. On discutait, on gesticulait, le grand Louis criait :

— Mais non! Je vous assure qu'il ne risque rien! Moi je connais la « manicle ». On l'embarque sur la benne, et on te le hisse comme un vulgaire sac de ciment. C'est pour le coup qu'il aura été en avion... et à bon compte, vous savez!

— Oui, mais qui le tirera de là?

— Oh! ne vous en faites pas pour ça, on verra bien!

Il y avait là une façade qu'on crépissait : des ponts de planche et une grue pour élever des poutres nécessaires à la charpente du toit. Vraiment, l'occasion était trop belle pour qu'on n'en fasse pas profiter ce brave François. Le pauvre, il somnolait comme un bienheureux sans se douter de noirs projets qui se tramaient sur sa tête!

On le hissa si délicatement, à si petits tours de manivelle... qu'il ne se réveilla pas. On le voyait, bien installé dans sa nacelle, se balancer lentement poussé par la brise matinale!

Le grand Louis qui ne disait rien depuis un moment, soupira, la tête levée et résuma notre impression :

— Quel veinard!

Le réveil de François, aux premiers rayons de soleil, fut superbe. Il avait le vertige, le malheureux! Pensez un peu à votre impression et à votre émotion, si vous vous trouviez un beau matin, suspendu à un fil, à quinze mètres au-dessus du plancher des vaches!

François, crispé au rebord de sa « cabine » jetait un regard mélancolique et honteux sur l'atrouplement qui grossissait... sous lui!

La descente s'opéra au milieu des acclamations d'une foule narquoise :

— Il faisait chaud là-haut?

— Hé! François, tu prends des passagers?

Les jours ont passé. Et nous sommes revenus goûter ces agréables moments dans l'échoppe de François. Il eut un peu de peine à nous pardonner notre vilain tour... mais avec le temps, on finit par oublier. Lui ne nous parla plus jamais de son baptême de l'air! Vraiment la purge avait été trop forte!

Lors d'un bal très sélect où le grand Louis faisait admirer son élégance recherchée, nous remarquons tout à coup qu'il quitte sa danseuse, rouge comme un coquelicot, et traverse la salle d'une curieuse façon. Et tout le monde de pouffer dans son coin... à la vue de ses souliers qui s'en allaient par pièces détachées! Une semelle se décolla, puis l'autre, et le grand Louis s'engouffra

fra dans les toilettes, en chaussettes, les chevilles délicatement ornées des tiges flottantes de ses souliers!

On le rejoignit bientôt. Il attendait philosophiquement qu'on lui apportât une nouvelle paire de chaussures!

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, mon pauvre vieux? Nous compatissons! Les gens sont tellement stupides de se moquer d'un accident si fâcheux!

— Taisez-vous! Je l'ai peut-être mérité... c'est cette rosse de François!

Benj. Guex.

CONCOURS LITTÉRAIRES

L arrive à certains journaux de mettre un peu de fantaisie dans leurs colonnes en glissant, de temps à autre, entre deux articles politiques, un petit concours littéraire qui a le don d'amuser et, quelquefois, de dérouter le lecteur.

Dans le No 462 de *Candide*, M. Fernand Gregh rappelle comment sont nés ces concours et les résultats qu'ils ont donnés. Il rappelle que le directeur du journal *L'Avenir* a publié une soixantaine de textes, tous pris dans la littérature française, et qui offraient des pièges nombreux. Naturellement, le concours débutait par des textes fort connus, comme le prouve ce vers:

Mais où sont les neiges d'antan?

pour entraîner bientôt les lecteurs naïfs sur un chemin tout semé d'embûches.

Ainsi cet hémistiche :

« O temps, suspends ton vol... »

était proposé pour faire répondre: « Lamartine ». Or, Lamartine, en écrivant « Le Lac » emprunta le dit hémistiche à un poète du XVIII^e siècle, quasiment inconnu, et répondant au nom de Thomas.

Voici quatre beaux vers, qu'à première vue, on attribue à Alfred de Vigny, l'auteur de la « Mort du Loup », alors qu'ils sont extraits des « Poèmes barbares » de Lecomte de Lisle :

*Tais-toi, le ciel est sourd, la terre te dédaigne,
A quoi bon tant de pleurs, si tu ne peux guérir?
Sois comme un loup blessé qui se tait pour mourir,
Et qui mord le couteau de sa gueule qui saigne.*

Il y a là évidemment, toute la profession de foi du grand poète stoïcien.

Le comble de l'embûche, c'est ce distique :

*Le raisin pend, la figue pleure,
La banane épaisit son beurre.*

Ce lyrisme fruitier est-il de Francis Jammes ou de la Comtesse de Noailles? Ni de l'un, ni de l'autre, mais bien de Lamartine, à l'époque où ce dernier essayait, sous l'influence de Victor Hugo, de « faire moderne » afin d'échapper au classicisme.

Du même Lamartine encore, ce vers de « Jocelyn » :

...Et l'oreille clouée à des bourdonnements...

De lui, également, dans « La chute d'un ange » :

Trois fois dans la journée ils têtèrent.

Ici, il faut reconnaître que le pittoresque dépasse la mesure et que, dans son zèle de néophyte, l'auteur du « Lac » perd toute notion de lyrisme.